

## Chapitre 4

### Mors ultima ratio.

La mort est la raison ultime.

Le soleil est aveuglant et la chaleur insupportable. Galtier est à l'écart, il téléphone. Je viens près de Renaudin, il est appuyé au pied de l'escalier, les deux mains posées sur la pierre brûlante. Il se racle la gorge et termine le nettoyage de son estomac. Je place ma dextre sur son épaule :

- Ça va ?... Renaudin... ça va aller ?
- Oui commissaire, je pense que ça va aller... Dans toute ma carrière de flic, je n'ai jamais été confronté à un truc pareil, c'est horrible.
- Je sais, c'est épouvantable... Moi-même, j'ai beaucoup de mal...
- Vous avez pourtant dû en voir des choses...
- Hélas oui, mais là... Comprenez-moi, j'ai perdu ma femme et ma petite fille il y a six mois, alors des images reviennent, « *Le souvenir de la douleur est douleur encore* », comme disait Byron.
- Mais nous devons y retourner.
- Je vais vous épargner ça pour l'instant. J'aperçois les pompiers au bord du parking, en haut. Ils nous cherchent. Allez donc les voir avant qu'ils ne s'équipent pour rien. Expliquez la situation et présentez des excuses pour le dérangement.

Je laisse Renaudin et m'approche de Galtier :

- Alors, où est Malgloire ?
- Il arrive, il était au repaire aux loups.
- Parfait. Moi j'ai eu le procureur au téléphone, il fait tout le nécessaire. On nous envoie également la scientifique, le légiste et Jacquet, mon inspecteur préféré. Tout le monde devrait être là dans quarante-cinq minutes environ.
- Renaudin va mieux ?
- Oui, mais nous allons commencer tous les deux, vous allez m'assister... Et ne touchez à rien.
- Je connais un peu le métier, vous savez.
- Excusez-moi... Bon, on y va Galtier ?... Entrons en enfer.
- Vous ne pouvez pas mieux dire, commissaire.

Nous laissons la porte ouverte en grand, pour la lumière, ce qui est totalement impossible quand l'énorme cube de bois n'est pas entièrement encastré dans le sol. Laura Lacombe est entrée ici de nuit, sans sa lampe, elle n'a vu l'intérieur qu'à la lueur d'une bougie qui devait être déjà allumée à son arrivée. Nous nous mettons à genoux près de la victime. Je sors de ma poche intérieure un dictaphone dont je ne me sépare jamais. J'enclenche de poussoir « REC » et commence mes premières

investigations :

- Il est très exactement seize heures et quarante-deux minutes, je suis auprès de la victime, Laura Lacombe, en présence du brigadier Galtier. La victime est sur le dos, entièrement nue, les yeux ouverts, elle gît dans une mare de sang dont nous avons pu observer les contours nets avant la chute du corps, ce qui semble démontrer que la personne ne s'est pas débattue dans son sang, ceci constitue une indication capitale et surprenante. L'importance relative de la flaque donne à penser que la mort est intervenue plusieurs minutes après le début des blessures, celles-ci sont au nombre de... vingt-six, réparties sur tout le corps. Les cicatrices sont régulières, espacées d'environ une quinzaine de centimètres, elles forment des carrés. Le visage a été relativement épargné, deux lésions profondes encadrent le front et deux autres sont situées de chaque côté de la mâchoire inférieure. Les épaules ont été transpercées ainsi que l'ensemble du buste. Les jambes et les bras ne sont pas exempts de blessures. Le visage est maquillé et les ongles, pieds et mains, sont recouverts du même vernis rouge vif. Le sexe est en partie rasé et la vulve comporte un percing. Un petit tatouage représentant un bouc formant une étoile à cinq branches est visible dans la partie épilée. Passons maintenant aux vêtements qui sont sur le sol près d'un bougeoir... Nous trouvons la fameuse paire de chaussures que je prends en photo, marque : « Hush », pointure 38. Il y a là une jupe plissée, très courte, un haut qui se ferme sur le devant par deux gros boutons seulement, et une paire de bas résille que l'on dit autofixant je crois. Les plantes des bas présentent de fines traces de terre et quelques brins d'herbe collés. La victime a certainement quitté ses chaussures avant son arrivée ici, le terrain ne permettant pas une marche avec ce genre de talon... Un tout petit sac est entrouvert et laisse voir des mouchoirs en papier et quelques sachets de préservatifs. Sur le côté, une petite poche semble être destinée à recevoir un téléphone portable, la lanière est cassée et le fermoir à pression présente lui-aussi quelques brins d'herbe coincés. Je ne découvre aucun sous-vêtement. Je me lève et observe la niche. Un second bougeoir est placé au fond de la cavité. On aperçoit comme d'infimes particules calcinées autour de la chandelle entièrement consumée. Le verre contient encore quelques gouttes qu'il faudra analyser. A part les empreintes de Laura Lacombe, je serais très étonné d'en trouver d'autres sur sa surface. Passons maintenant au plus effroyable, c'est à dire le plafond. La partie visible est en bois, entièrement plane, et percée de plusieurs centaines de trous circulaires d'environ trois centimètres de diamètre. Par ces orifices, on voit dépasser de longues pointes à structure carrée, d'une bonne trentaine de centimètres de long. Elles sont au même nombre que les trous, très acérées, dirigées vers le bas. Nul doute qu'elles sont séparées d'une quinzaine de centimètres les unes des autres, comme les plaies trouvées sur le corps de la victime.

J'invite Galtier à venir près de moi, afin qu'il braque sa lampe sur le second message. Je lâche la pause du dictaphone et reprends mes investigations :

- « Sheryllie », est-ce un nom de code ou désigne-t-il Laura Lacombe ? C'est à voir. « Le ciel tu veux atteindre, j'en ai la clé et tu le sais ». Il y a plusieurs façons d'atteindre le ciel, il y en a des agréables, et d'autres qui le sont beaucoup moins. On peut imaginer que quelqu'un lui aurait proposé un moyen pour se supprimer. Il faudra vérifier si Laura avait des tendances suicidaires, mais je ne le crois pas... A vérifier

quand même. A noter que l'auteur du message semble connaître la victime, il la tutoie. Reste également à trouver la fameuse clé. « Tout se mérite, alors fais à la lettre et rapidement tout ce qui est écrit », qui dit mérite dit récompense, je ne crois pas que la mort soit une récompense. La suite de cette phrase me paraît capitale, elle contient des notions essentielles : soin, méthode et rapidité, ces trois éléments sont indispensables à la réussite du processus, c'est certain. Dans la suite du message, tout doit être posé sur le sol et non dans la niche. « Car c'est nu que l'on entre au paradis », là, j'ai ma petite idée. « Reprends la chandelle », sans doute pour bien voir le verre qui devait déjà se trouver dans le petit renforcement; « bois d'un trait tout le breuvage enivrant », encore une notion de rapidité. Ensuite, une seconde bougie doit toujours être allumée et placée précisément, cela me semble important et pas seulement à cause de l'obscurité. « Pose le verre, sans plus attendre, sur le devant de la niche », là je ne vois pas, mais on retrouve le tutoiement, et enfin « Enfin, allonge-toi immédiatement sur le dos au milieu de la pièce », toujours ce leitmotiv de vitesse, et la victime, sur le dos bien évidemment.

- Pourquoi évidemment sur le dos, commissaire ?
- Pour bien voir arriver la mort en face, Galtier.
- C'est horrible ce que vous dites.
- Exactement, et ce que nous avons découvert l'est aussi.
- Commissaire, pourquoi les gens sont-ils comme ça ?
- Question complexe, Galtier. Je pense que certaines personnes possèdent une logique qu'ils argumentent par des pensées fausses. C'est l'idée de la mort qui est terrible. La mort en elle-même n'est que tristesse. Pour certains, la vie des autres n'est pas nécessairement une priorité, c'est l'ordre des pensées qui engendre le crime. Les criminels font abstraction du résultat, ils ne voient que le but; la finalité prime sur les conséquences. Mais là, mon pauvre ami, que dire ? J'ai bien peur que la solution soit à la hauteur de l'horreur qu'elle a engendrée. Cette affaire va me donner du fil à retordre, je le sens.
- Elle était pourtant bigrement jolie, la petite Lacombe. Qu'en dites-vous, commissaire ?
- C'est ce que je vois, une véritable merveille, mais cela rend-il l'affaire plus atroce ? Ce serait injuste de le penser... Et pourtant, cette idée me traverse l'esprit. Je ne suis qu'un homme qui associe la beauté au désir, et le désir contient toujours une grande part d'égoïsme... Les morts peuvent avoir une sacrée emprise sur nous, j'en sais quelque chose.
- Vous ne parlez pas vraiment comme un flic.
- Parce que je n'hésite pas à parler de la philosophie qui me conduira à mes conclusions rationnelles. Je considère personnellement chaque crime comme un désordre que je dois pourtant imaginer et admettre comme logiquement organisé dans l'esprit du coupable. En fait, j'associe chaque élément ou indice de l'enquête, à un raisonnement argumenté que je me plais à exprimer. La solution sera issue d'une logique qui m'est pour l'instant étrangère.
- Commissaire, on vient... J'entends parler à l'extérieur.
- Sortons, c'est probablement Renaudin et votre chef, Malgloire.

En fait, et à ma grande surprise, mon ami Jacquet les accompagne. Je m'étonne :

- Tu es déjà là ? T'as pris le TGV ?
- Non, j'étais sur une enquête de routine, un suicide, à moins de dix bornes d'ici.

Jacquet, Cédric de son prénom, me prend à part :

- Alors, comment vas-tu, commissaire ?
- Ça pourrait aller mieux, je traverse une période très difficile, tu le sais. Je suis content de te voir, il va falloir me donner un sérieux coup de main car on va me confier cette enquête. J'espère qu'elle va m'aider à retrouver un sens à ma vie, mais je peux entrer à tout moment dans de sérieuses déprimés, faudra faire avec. En tout état de cause, je me porte mieux que la pauvre fille qui est à l'intérieur. Viens, je vais te montrer.

Nous restons quelques instants près de la victime, Jacquet fouine dans tous les coins, Galtier fait des commentaires, Renaudin s'éponge le front, et Malgloire n'est pas au mieux. Nous sortons et je m'installe dans les marches. Le brigadier-chef à l'humour indéfinissable me sonde :

- Alors, commissaire, que pensez-vous de tout ça ? C'est quand même pas banal, surtout ici, sur la commune de Pont d'Harcourt.
- Comme vous dites, l'affaire aurait été beaucoup moins grave en tout autre lieu.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Malgloire, les conséquences d'un crime sont universelles. On ne peut juger la gravité que par les faits et non par l'environnement, seul l'auteur de cette gravité peut être complice ou victime d'un certain contexte... Si je vous donne raison, je dois admettre qu'un enfant qui meurt de faim dans une rue de Paris, constitue un fait plus grave que la mort d'un petit indien dans les rues de Calcutta, tout ça parce qu'il se trouverait dans un cadre standard de misère... Malgloire, Pont d'Harcourt, en tant que lieu du crime, n'est qu'un fait et non une circonstance aggravante. Mais pour répondre quand même à votre question, voilà ce qui s'est passé, dans l'état actuel des choses. Il y a bien sûr des trous dans la séquence. Donc, la nuit dernière, Laura Lacombe est venue de son plein gré au lieu dit « le repaire aux loups ». Elle stationne sa voiture, ouvre son coffre et se change. Puis, elle verrouille son Ibiza et cache les clés dans la trappe d'essence. Elle est vêtue légèrement et ne se charge que d'un minuscule sac, son téléphone portable et une lampe de poche rechargeable. Elle vient en direction du viaduc en empruntant le petit chemin que Galtier a inspecté. Elle y croise certainement quelques personnes mais continue sa route. Arrivée au niveau du moulin de Beaumont, elle s'allonge dans l'herbe, au pied du viaduc, dans une position lascive.
- Cette dernière précision m'étonne, commissaire.
- Mon cher Malgloire, on a bien déduit l'ensemble d'un squelette de dinosaure à partir d'une seule de ses dents. Si je vous dis qu'elle était dans une position lascive, vous devriez vous douter que j'ai mes raisons. Donc, je continue. A une heure trente elle reçoit un curieux message de la femme du député-maire de Castel-Bruzel. Laura Lacombe se lève, les yeux rivés sur son cadran, elle en oublie sa lampe. Elle suit à la lettre les instructions du SMS. Elle se rend sous la première arche et découvre la fameuse lumière rouge, elle va dans sa direction. Arrivée près du fossé, elle trébuche. Elle enlève ses chaussures qui sont la cause de ce faux pas. Dans sa chute, la lanterne

de la pochette de son petit sac cède et son portable restera dans l'herbe. Elle repart vers Croquemalin, toujours guidée par la lumière sans doute. Elle pousse la porte, entre et découvre le premier message. Elle ferme soigneusement la pièce qui ne doit plus pouvoir s'ouvrir, il faudra vérifier ce détail. Elle se dirige ensuite vers le second message et exécute sans discuter une série d'instructions curieuses et précises. Elle se met nue et s'allonge au milieu de la pièce. Quelques minutes plus tard Laura Lacombe est morte sans broncher. Maintenant voici quelques questions troublantes : que vient faire la femme d'un député dans cette histoire ? Jacquet, dès demain matin tu t'occupes de ça, tu te déplaces à Castel-Bruzel... Et pas d'esclandre, du tact. Deuxième chose : pourquoi Laura Lacombe n'a-t-elle pas bronché ? Était-elle inconsciente ? Pourquoi ne s'est-elle douté de rien ? A-t-elle vu les piques au plafond ? La lueur de la bougie de la niche devait être suffisante. Autre série de questions : qui a allumé la première chandelle ? Qui a ouvert puis refermé la vanne qui a permis à l'eau de la Verglantine de venir jusqu'ici ?

- Je n'ai pas très bien compris comment la petite Laura s'est retrouvée embrochée sur ces piques.

- Mon cher Malgloire, Croquemalin est en léger contrebas. Le principe, il faudra le vérifier bien entendu, me semble le suivant. L'eau arrive sous la bâtisse dans une sorte

de cuve entièrement occupée par un cube de bois dont le dessus forme le plancher de la pièce. Le cube sort du sol et monte vers le plafond au fur et à mesure que la cuve se remplit. Quand le niveau de la cuve atteint celui de la rivière, le système s'arrête, le plancher se trouve alors à trente centimètres du plafond, ce qui correspond à la longueur des piques. C'est un principe simple de vases communicants.

- Vous voulez dire que c'est un truc de dingue, oui.

- Est-ce l'imagination qui a donné vie à ce truc de dingue, comme vous dites, ou la folie d'un homme qui l'a poussé à créer cette machine infernale? La création et la folie sont peut-être étroitement liées. Il est aussi difficile d'entrer dans le cerveau d'un artiste que dans celui d'un fou.

- Et dans celui d'un commissaire ?

- Je suis un rationnel qui joue du piano, alors... Ne cherchez pas à m'analyser, je ne m'y retrouve pas moi-même. On est le plus mauvais juge de soi-même, croyez-moi bien. Mais en ce qui concerne les coupables, je finis toujours par y voir très clair. Tout comme l'art doit être une véritable mission pour un artiste talentueux, le criminel, lui, se sent investi par ses faiblesses. Mais l'art est-il vraiment destiné aux autres? Les plus grandes oeuvres sont celles que l'on considère comme inachevées. En ce qui concerne notre terrible affaire, si ce n'est pas une oeuvre, nous devons quand même nous poser la question de savoir si elle est achevée car, il faut bien l'admettre, il y a une part de consentement chez la victime, elle n'est pas venue ici par hasard. Il faudra bien déterminer la proportion d'acceptation et de passivité de Laura Lacombe, si minime soit-elle. Je me pose donc cette question : est-on en présence d'un suicide assisté ?

- Bel exposé, commissaire.

- Merci, Malgloire.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?
- Je vais vous surprendre, nous ne bougeons pas jusqu'à l'arrivée du procureur et du légiste... Sauf vous, Renaudin, vous retournez au repaire aux loups et vous ramenez la voiture de patrouille ici, sur le parking du haut.
- Pourquoi ?
- Je me délecte de ne point vous répondre... Je sais, ce n'est pas très malin de ma part, mais, comment vous dire, l'échec possible de certaines de mes hypothèses m'incite parfois au mutisme. N'y voyez là que l'expression de mon orgueil.
- C'est en présence de votre père que vous avez appris à parler comme ça ?
- Sans aucun doute, il était exigeant quant à l'éloquence... Et je ne vous parle pas de mon oncle... Avocat international, rien de moins.

-----

La machine est bien rodée, la scientifique déballe le grand jeu en quelques minutes. Nous les laissons travailler à l'intérieur en compagnie du légiste. Mon ami procureur me prend à part :

- J'étais loin d'imaginer une chose pareille, quelle horreur !... L'affaire te revient, te sens-tu apte ?
- Apte ?... Le flic te répond oui, le moral de l'homme te dit : « nous verrons bien ».
- Parfait, ça va t'occuper l'esprit, ce sera bénéfique je pense, enfin j'espère. Quant à moi, l'annonce du drame auprès des pauvres parents m'incombe, ils ont fait appel à moi, mais j'aimerais ne pas y aller seul, je vais demander à Malgloire de m'accompagner.
- Ne le laisse pas trop parler.

Mon ami Guillaume s'éloigne avec l'ineffable brigadier-chef, alors que le légiste sort de la bâtisse. C'est un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, au caractère lunatique, tantôt sombre et aphone, tantôt adepte d'un humour très noir. Il vient vers moi :

- L'autopsie est une évidence.
- Ça va de soi.
- Malgré la chaleur, je suppose que la température est assez constante à l'intérieur de ce vieux bâtiment. Je dirais donc que la mort remonte à une bonne quinzaine d'heures, en pleine nuit donc. Je vous informerai de mes conclusions, mais pas avant demain soir. Je suppose que vous voulez assister au spectacle. Je vous communiquerai l'heure du charcutage car j'ai une autre cliente à passer avant. Chez nous, la morte saison nous donne plus de boulot. Bon, sur ce, je ne vous dis pas « au revoir » mais « scie à os » commissaire, comme disent les légistes italiens... Et que l'adepte de l'acuponcture violente n'oublie pas sa carte vitale... Carte vitale... Par Saint Râpaos, je suis en forme ce soir.

Je n'ai vraiment aucune affinité avec ce personnage. Je me tourne vers Jacquet :

- Ecoute Cédric, tu vois avec la scientifique. Ils connaissent leur travail mais qu'ils n'oublient pas les petits dépôts calcinés autour du bougeoir, je veux savoir ce que

c'est, et le système de vanne au bord de la Verglantine, qu'il passe les alentours au peigne fin. Pour la voiture de Laura, je m'occupe de la faire transporter sur Villiers, et ceci au plus vite, je ne veux pas qu'elle reste là. Autre chose, le périmètre de sécurité doit être très restreint autour de la bâtisse, je veux que l'on puisse circuler assez facilement dans le secteur. Moi je vais au bureau, il y a beaucoup de choses à mettre en place.

- Et moi, à part ça je fais quoi ?
- Quand le corps aura été identifié et transporté à la morgue, tu rentres chez toi, près de ta petite femme. Mais à vingt et une heures trente, tu te changes, tu t'habilles cool. Tu prends ton petit carnet, ton stylo et ta carte de flic. Tu mets tout ça dans ta poche de jeans et tu viens draguer ici, au repaire aux loups, sur le parking et dans le petit chemin qui mène au viaduc. Sans faire de tapage, discrètement, tu prends l'identité et le phone des gens que tu croieras, homme ou femme. Vers deux heures du matin, tu rentres te coucher. Demain, à la première heure, tu te rends à Castel-Bruzel comme prévu, je veux tout savoir sur ce portable et ce SMS. On se retrouve vers midi.
- Et toi, commissaire ?
- Je vais à Villiers-Saint-Jean comme je te l'ai dit. Ensuite, je rentre chez moi et je surfe sur le web.
- Tu surfes ? Pendant que je fais le pied de grue ici ?
- Exactement. En fait, nous travaillerons tous les deux.

Je le laisse, remercie toute l'équipe et congédie Renaudin et Galtier, nous n'aurons plus besoin d'eux.

Je marche, mon portable à la main, ne perdons pas de temps concernant l'Ibiza de Laura Lacombe. Je retrouve le petit chemin, y croise quelques hommes solitaires que je salue courtoisement et monte dans ma voiture.

Arrivé à la route nationale, la visibilité étant très mauvaise, il m'est interdit de tourner à gauche, en direction de Pont d'Harcourt. Je m'engage donc à droite sur une route accidentée, vallonnée et sinueuse. J'actionne l'auto-radio afin d'entendre un ministre qui s'évertue à convaincre son interlocuteur, que la politique de l'opposition aurait été bien pire encore. Encore un qui fait de la politique une gymnastique et non un remède.

Je roule et ne trouve pas de possibilité pour faire demi-tour. Enfin, une ligne droite, mes haut-parleurs se mettent à craquer d'un bruit caractéristique. Je poursuis ma route et tombe sur un de ces nombreux ronds-points qui font la joie d'un certain bibendum. J'en fais le tour complet et reviens enfin sur mes pas en direction de Pont d'Harcourt. Cinq cents mètres avant de retrouver les courbes accidentées de la route, mon autoradio me taquine de nouveau les oreilles d'un bruit de compteur Geiger. J'ai maintenant la conviction que Laura Lacombe était déjà présente au repaire aux loups durant la nuit précédant son assassinat. Quand elle en est repartie, elle a fait le détour obligatoire que je viens de faire, ce qui explique le relevé de son opérateur de mobile, indiquant l'accroche d'un autre relais à deux heures quinze du matin, et ce durant cinq petites minutes.

Satisfait d'avoir élucidé un premier mystère, je mets le cap sur Pont d'Harcourt.

-----

De retour à la maison, je jette une pizza surgelée dans le micro-ondes tout en allumant mon P.C., il est vingt-deux heures.

Je tape « Sheryllie » dans mon moteur de recherche favori. Il y a des réponses, particulièrement sur « Facebook », certaines femmes ont choisi ce nom de profil, mais elles sont toutes d'origines étrangères. J'affine ma recherche en sélectionnant les pages uniquement en français. On me propose alors d'essayer avec une autre orthographe : « Sherylie », avec un seul « L ». Je tente ma chance, il n'y a que 17 200 000 résultats. J'imagine soudain que les deux « L » peuvent découler de la juxtaposition de deux noms, « Sheryl » étant un prénom connu. J'engage une nouvelle recherche qui me propose aussitôt l'orthographe « Sheryl Lee ». Je clique. Wikipédia m'apprend que la personne en question est une actrice américaine connue pour son rôle de Laura Palmer dans la série « Twin peaks ». Le personnage du feuilleton est retrouvé mort sur la berge d'une rivière. L'agent du FBI découvre que la jeune femme, fort jolie et aimée de tous, n'était pas celle que l'on croyait. Voilà qui est très intéressant, nul doute que « Sheryllie » est un pseudo délibérément choisi par Laura Lacombe, mais dans quel but.

La sonnette du four m'informe que mon repas de solitaire est prêt. Je le pose sur mon bureau et grignote en chargeant les photos de mon numérique sur mon disque dur et sur une clé USB. J'observe et agrandis quelques images prises dans un endroit qui doit beaucoup à l'empereur Vespasien. Je prends une série de notes intéressantes, puis j'affiche la photo des fameuses chaussures « Hush » et repars en exploration sur le web. Le site de la marque propose de très nombreux modèles, plus de quarante pages au total. Mais au bout de cinq minutes, le type exact est identifié. Je ne peux pas me tromper, la désignation est claire : escarpins ouverts, collection « please grand luxe », plate-forme haute et transparente incrustée de petites roses. Ce qui m'intéresse le plus est inscrit à droite : 455 euros. Fichtre ! Voilà une fille qui ne lésinait pas sur ses tenues.

Je clique sur « Démarrer » pour éteindre mon ordi, ce qui m'amuse toujours, le langage informatique est ésotérique. Je coupe la sonnerie de mon portable et débranche mon fixe. Je prends une douche, avale un cachet, en espérant que mes terribles angoisses doublées de cette ténébreuse affaire, ne retardent pas trop l'heure de mon assoupissement.